

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 28 (1991)
Heft: 1052

Buchbesprechung: Ce n'est pas le moment de mollir [Yvette Jaggi]

Autor: Gavillet, André

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Yvette Jaggi à la première personne

Celle que nos lecteurs connaissent sous les initiales (yj) a écrit un livre: «Ce n'est pas le moment de mollir». Notes de lecture.

(ag) C'est un livre de circonstances, la sortie coïncide avec les élections fédérales où Yvette Jaggi joue une forte mise; et un livre de recul sans allusion directe à la péripétie électorale. Il se veut l'expression d'un engagement pour la chose publique qui dépasse les aléas des urnes. La page de jaquette du livre dit cela. Photographie de l'auteur comme à la une d'un journal sur les deux tiers de la couverture: l'actualité l'exige. Et cette référence par le titre au combat politique: *Ce n'est pas le moment de mollir*. Mais ce titre gros sel a ses subtilités. La formule impérative est habillée en langue écrite: le populaire «c'est pas le moment» devient «ce n'est pas le moment». La mise en page met en évidence l'allitération des mo-mo ! Et sous la plume d'une féministe, l'usage de cette

formule à connotation virile dédramatise, un peu à la vaudoise, mais surtout à la manière personnelle d'Yvette Jaggi qui est une conteuse et imitatrice des accents locaux exceptionnellement douée, ce que savent les parlementaires fédéraux quand une après-séance se prolonge dans une taverne bernoise.

Essai sans langue de bois

Ce don, littérairement, Yvette Jaggi l'exprime par son sens du portrait, au dessin aigu et mordant, jamais si inspiré que lorsqu'il s'agit d'un conseiller fédéral, tels (voyez DP) Flavio Cotti, Kurt Furgler ou Honegger, dont j'ai oublié le prénom, mais qui se souvient encore de l'homme même ?

En dépit du titre, ni verve, ni portraits dans *pas mollir*. C'est un essai pour par-

ler politique, à la première personne, sans langue de bois.

Le fil conducteur est la manière dont des chapitres de notre vie publique ont été découverts par l'auteur, chronologiquement, dans le développement d'une carrière: le consumérisme, la femme en politique, l'équilibre des pouvoirs en Suisse, l'Europe, la presse (DP y tient une place singulière), la ville et l'urbanisme, la culture dans la cité...

Sur chacun de ces thèmes, Yvette Jaggi ne recherche pas un approfondissement théorique. Elle en souligne l'importance subjective et objective, elle juge en disant «je». Elle rappelle et expose les partis qu'elle a pris, qu'elle prend, qu'elle prendra.

N'est pas prophète en son pays...

A signaler une vivacité plus marquée au chapitre de la presse. Yvette Jaggi entretient avec elle une relation privilégiée: elle en consomme jusqu'à plus soif; elle a des liens personnels avec plusieurs membres de la corporation; elle y occupe, comme figure nationale, une place de choix. Toutefois elle ne prophétise pas en son pays. *24 heures* qui a créé une page quotidienne où s'expriment des responsables de l'économie et de la politique ne lui a pas ouvert cette tribune, malgré ses responsabilités fédérales et communales, alors que l'ancien syndic radical Chevallaz avait, lorsqu'il était en fonction, sans partage, une chronique hebdomadaire.

Il y a une philosophie de l'action politique qui pour Yvette Jaggi consiste à être la première. La première personne n'a pas pour elle seulement un sens grammatical. Ce n'est pas vouloir être la première en rang; les priorités protocolaires ne sont pas son genre. C'est, en terme d'alpinisme, réaliser une première, frayer une voie nouvelle: pulsion d'ascension ennoblée. Être la première conseillère aux Etats vaudoise, être la première syndique de Lausanne. Plus possible d'être, la première conseillère fédérale, mais peut-être quand même, contrairement à M^{me} Kopp la première qui irait jusqu'au bout de son mandat. Cette volonté dépasse le désir d'inscrire son nom sur les tables. Il s'agit plutôt de créer un événement — repère pour la cause des femmes, pour l'ébranlement des pesanteurs accablantes du radicalisme vaudois.

Il m'est arrivé de poser à Yvette Jaggi la question: la première, oui, bravo, mais pour quoi faire ? A ses yeux ma question n'était pas pertinente. Le succès change les données du problème qui dès lors

Gentille provocation petite bourgeoise

(pi) Un des secrets de la réussite commerciale japonaise est, paraît-il, de ne pas s'interroger sur l'utilité d'une invention avant de la lancer sur le marché. Sa présence même est censée suffire à créer le besoin.

Pierre Keller n'est pas Japonais, mais il a transposé au marché de l'art ce qui s'appliquait auparavant à celui de l'électronique ou des voitures. L'artiste vaudois n'utilise à vrai dire pas une technique spécialement moderne et n'est pas à proprement parler un grand inventeur: il est fidèle à ses Polaroid, généralement flous et gentiment provoquants; la seule innovation a été d'en faire des agrandissements au mètre carré. Le génie de Keller, qui dépasse encore celui des Japonais, c'est de faire n'importe quoi — c'est à dire de s'amuser — et d'oser ensuite montrer le résultat. Le produit créera la demande. La dernière

exposition de Keller est la parfaite illustration de cette technique de marketing. *Horses* montre une vingtaine de culs de chevaux au mètre carré, pris à la sauvette au haras de Cluny. La loi des nombres veut qu'il y ait quelques effets intéressants, voire même esthétiques. Il n'y a guère plus à en dire.

On sait la relation trouble qu'entretient l'homme avec le cheval, support d'une grande palette de fantasmes, mais les photos de Keller n'apportent aucune contribution nouvelle à ce chapitre. Elles se résument finalement à une gentille provocation petite bourgeoise.

Les Suisses sont suffisamment complexés pour que Keller survive même à un improbable déclin de l'Empire du Soleil levant. ■

Pierre Keller, *Horses*, haras de Cluny, au Musée de l'Elysée à Lausanne jusqu'au 3 novembre. Trois autres expositions ont lieu en même temps: Alexandre Delay, *Hier je n'ai pris aucune photographie* — les croquis photographiques d'un peintre; *Les 70 ans de l'«Illustré»* — genre album de photos un peu rébarbatif reprenant une couverture et une actualité par année; *Lehnert et Landrock*, une série de prises de vue mises en scène en fonction des désirs et des rêves de la métropole, faites en Algérie et en Tunisie entre 1903 et 1914.

Panique à bord

De la théorie des cercles, on passe à celle des dominos pour envisager l'élargissement de la Communauté européenne. Jacques Delors a-t-il une nouvelle fois joué avec l'effet d'annonce ? La situation est pour l'instant confuse, tant en ce qui concerne les pays de l'Est que ceux de l'AELE.

L'Histoire s'accélère. Mais la Communauté donne l'impression d'être paralysée. Les bouleversements en URSS et

n'est plus à résoudre selon les calculs anciens; le mouvement politique aussi se démontre en marchant.

Certes il ne s'agit pas seulement d'imposer sa personne, mais d'être reconnu-e comme symbole politique d'un choix (femme, Europe, socialisme), de promouvoir cette cause en l'incarnant et en lui donnant publiquement la place la première.

Yvette Jaggi, qui n'a cessé d'être fascinée par la critique du paraître de la société de consommation médiatisée (voir sa bibliographie, Eco, Baudrillard — trois titres — Lipovetsky, Yonnet), laisse penser que le paraître fait partie congénitalement de la geste politique. Ces développements sont exposés dans une écriture agréablement soutenue, que balancent même parfois des périodes oratoires, qui trahissent un rien de déformation professionnelle.

Le côté petite fille

Au chapitre des références culturelles, Rousseau et Saint-Exupéry nous sont donnés comme phares. Ce n'est pas l'originalité qui frappe — on ne saurait la rechercher en ce domaine — mais une sorte de spontanéité, comme une fixation affectueuse d'enfance. Car Rousseau, même annoté par le «*tendre et subtil Starobinski*» est-il si «*transparent et aimable*» ?

J'ai toujours été fasciné quand chez l'homme et la femme publics se découvrir le petit garçon ou la petite fille qu'ils ont été et, on s'en félicite, sont encore un peu.

Yvette Jaggi ne se raconte guère, mais assez pour laisser entrevoir parfois, aussi, sous les réflexions de M^{me} la syndique et de M^{me} la conseillère aux Etats, ce côté petite fille, qui, il est vrai (p.13) avait, déjà «*une année d'avance à l'école primaire*». ■

Yvette Jaggi: *Ce n'est pas le moment de mollir*, Editions Zoé, 1991.

dans les pays de l'Est constituent un défi historique. Nul ne le conteste. Mais quand il s'agit de faire un geste, de donner un «signal politique», la belle unanimité s'évanouit. «*On risque d'être largement dépassé par l'événement*» mettent en garde certains observateurs.

Les changements survenus à Moscou rendent désormais inévitable l'élargissement de la Communauté. C'est une première certitude. Dans une récente interview accordée à *Libération*, Jacques Delors souligne que «*l'élargissement de la CE est souhaitable, nécessaire, impératif et que la perspective d'une Communauté à 24 ou 27 pays n'est pas écartée*». «*Il est clair que ce qui s'est passé à Moscou aura une influence sur le processus européen*» a déclaré de son côté à la presse début septembre M. Andriessen, vice-président de la Commission européenne, «*on ne peut pas exclure que la Communauté future aura 24 membres, voir même davantage; or, ses structures institutionnelles ne sont pas conçues pour une telle évolution*».

Et M. Andriessen d'estimer que l'approfondissement doit se faire en tenant compte des perspectives d'élargissement et la réflexion porter parallèlement sur les deux éléments.

Des trois cercles à la «théorie pacifique des dominos»

Pas d'ouverture de négociations d'adhésion avant l'achèvement du marché intérieur, c'est-à-dire avant 1993, répétait systématiquement la Commission à quiconque venait frapper à sa porte. Ce principe est donc devenu caduc. De même, le thème des «cercles concentriques» est à revoir. Dessinant l'Europe du futur, Jacques Delors avait imaginé une structure comprenant un premier cercle avec les Douze, un second avec les pays de l'AELE et un troisième avec les pays de l'Est. Depuis la candidature suédoise et l'«avis positif» de la Commission à la demande autrichienne, le second cercle perd de sa consistance. Surtout que dans le nouveau contexte, il sera difficile de faire attendre Vienne pour cause de neutralité (une notion à redéfinir complètement). Quant au

troisième cercle, il faut faire face à l'impatience croissante de Varsovie, Prague et Budapest, mais aussi songer à accueillir les Pays Baltes, que le Danemark souhaite intégrer dans la Communauté le plus rapidement possible, il change donc lui aussi d'aspect. Toujours prompt à réagir, Jacques Delors vient de proposer une intégration progressive des pays de l'Est au fur et à mesure de la remise en état de leurs économies, ce qu'il appelle la «théorie pacifique des dominos».

Les intérêts intérieurs d'abord

La tâche est exaltante, historique. Les Douze, à Bruxelles, se montrent pourtant bien timides et timorés. La discussion, le 6 septembre, entre les ministres des Affaires étrangères sur trois propositions de la Commission a ainsi tourné court. Pas question de se montrer plus souple dans les négociations sur des accords d'association avec la Pologne, la Hongrie et la Tchécoslovaquie. La France, la Belgique et l'Irlande pensent d'abord à leurs agriculteurs. Les négociations sont donc bloquées et la proposition de conclure un accord similaire avec la Bulgarie et la Roumanie et celle concernant un accord commercial avec l'Albanie sont restées sur la table. Beau geste politique en vérité.

Pas d'échec sans perdre la face

Il n'en reste pas moins que la Communauté ne peut se permettre d'échouer ni dans les négociations avec les pays de l'Est ni à plus forte raison dans celles avec les pays de l'AELE sur l'EEE. C'est une deuxième certitude. Pour la plupart des observateurs, les événements de Moscou obligent les Douze à conclure au plus vite l'accord sur l'EEE, au risque sinon de perdre complètement la face. Le problème ne se trouve pas à la Commission, mais dans les Etats membres qui sont toujours talonnés par leurs propres lobbies. Il est généralement plus facile d'agir sous la contrainte. On en saura davantage à la fin du mois, après la réunion conjointe CEE/AELE à haut niveau. Mais l'atmosphère ambiante incite plutôt au pessimisme. La date du sommet extraordinaire des chefs d'Etat (pour discuter de l'Est), prévue initialement pour la mi-septembre, n'est toujours pas fixée.

C'est la panique à bord: quand les uns sont prêts à faire le pas, les autres reculent, et vice-versa. Espérons que l'on aura cessé de tergiverser avant que le bateau ne coule...

de Bruxelles: Barbara Speziali